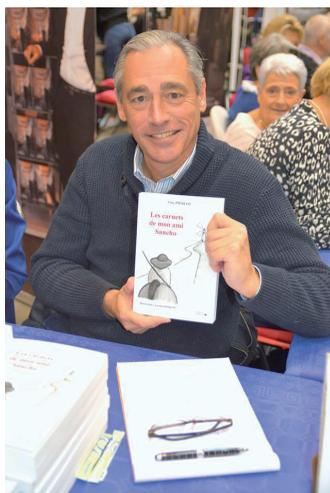




GUY PIERLOT

 <https://orcid.org/0000-0003-1922-7814>



## *Les Carnets de mon ami Sancho*

### **Synopsis**

Émotion et humour cheminent tout au long de cet ouvrage, interpellant le lecteur qui pourra reconnaître parfois sa propre indifférence face aux événements qui l'entourent.

Nul ne conteste que les moulins d'illusion ou d'oppression à l'époque actuelle sont légions ! La télé réalité, le politiquement correct, la finance, le sport-business, le totalitarisme, le machisme ou encore les intolérances religieuses sont abordés sans complaisance dans ce patchwork littéraire.

Cette vision « sans merci ni rancune » du monde, qui se reflète aujourd'hui dans ce brûlot volontairement anachronique, dresse le miroir de notre quotidien, conscient ou inconscient.

## Biographie de l'auteur

Né à Bruxelles en 1959, il a vécu en Espagne de 1987 à 2009.

Durant toutes ces années, il a pu découvrir l'attachement bienveillant de ce peuple au personnage d'*El Quijote* (Don Quichotte), dont il s'est inspiré pour étudier à son tour les mœurs de notre époque.

Grâce à son métier de consultant international et conférencier, il a voyagé dans de nombreux pays et rencontré une multitude de gens d'origines culturelles et sociales diverses. Il a pu ainsi analyser leurs points de vue, parfois fort contraires au sien.

Sa maîtrise multiculturelle en matière socio-économique lui a permis, en prenant du recul, de dresser dans cet ouvrage un bilan de notre société,... à peine satirique.

Il a pour principe que la sonnette d'alarme tirée à juste titre par certains ne doit pas pousser les gens à l'affolement ou au renoncement et affirme que les grands problèmes de l'humanité peuvent aussi être abordés de façon plus informelle afin d'éveiller librement nos consciences.

## Préface

*Les Carnets de mon ami Sancho* sont un recueil des notes qu'aurait pu rédiger Sancho Panza durant un voyage imaginaire de par le monde.

Accompagnant son Maître Don Quichotte dans son épopée contre les moulins, il découvre avec lui que la vie des Hommes est réglée au rythme des ailes de ces monstres que celui-ci veut fort justement combattre.

Durant son périple, il parcourt des pays aux mœurs étranges qu'il nous décrit minutieusement. Mais en observant de près, on s'aperçoit que chaque pays représente une facette des mœurs de la société d'aujourd'hui que Sancho découvre avec amusement souvent, avec indignation parfois et avec étonnement toujours.

Armé de son bon sens paysan, il pose un regard candide sur les travers, petits ou grands, du monde dans lequel nous vivons. Toujours lucide, il épingle et dénonce sans état d'âme les étranges us et coutumes qui sont finalement les nôtres et que nous acceptons souvent inconsciemment.

Il arrive enfin dans le dernier Pays de son périple où il découvre une certaine sérénité et une vision différente des choses, donnant ainsi une lueur d'espoir à notre futur.

Il en fait le compte rendu dans ses carnets qu'il écrit au fur et à mesure de ses découvertes et qu'il envoie à son vieil ami resté au village, un certain Cucufato, qui nous les fait découvrir aujourd'hui.

## « Du Pays des Totalitarismes »



## « Du Pays des Totalitarismes »

Mon vieux compagnon, j'en ai froid dans le dos.

Un son étrange nous accueillit dans ce pays nouveau. C'était un bruit sourd et cadencé qui pénétrait le corps tout entier et le faisait trembler comme une feuille d'Octobre sachant que sa fin est proche. On aurait dit le son funeste d'un tambour grave couvrant des gémissements étouffés.

Soudain, je me souvins des récits effrayants de ces prisonniers condamnés aux galères dont les rames plongeaient dans la mer au rythme de la mort. Ceux qui en revenaient avaient laissé leur âme enchaînée à ces bancs de torture et leurs corps n'étaient plus que des carcasses vides, brisées par le désespoir.

Un frisson parcourut mon dos et mon estomac se noua, tant l'impression qui s'en dégageait était lugubre.

À pas feutrés, mon Maître et moi progressions vers ce qui semblait en être l'origine et, au détour d'un rocher gris et froid, ce que nous aperçûmes nous glaça le sang : des milliers d'hommes, droits comme la justice qu'ils ne représentaient pourtant pas, mais aveugles comme elle, avançaient telle une vague océane un jour de tempête, écrasant, balayant et engloutissant tout sous leurs pas cadencés.

Derrière ces militaires, des hommes, des femmes et de simples enfants marchaient eux aussi, levant le poing ou la main tendue, véritable armée sans uniforme et peut-être plus dangereuse encore, car incontrôlable.

De tous temps en effet, les civils endoctrinés sont les plus redoutables, car leur uniforme étant en eux, il est impossible de le leur ôter.

Ces êtres sombres et inquiétants, civils ou militaires, galériens volontaires inconscients du mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes, pilotaient aveuglément le navire de l'intolérance, pulvérisant l'écume de l'espoir, cassant les vagues de liberté qui, inlassablement, essayaient d'arrêter sa course. Ils dénonçaient, frappaient ou crachaient sur ceux qui ne pensaient pas comme eux, brûlant leurs livres et leurs symboles.

Ces mêmes gens qu'ils traitaient de lâches et de traîtres étaient pourtant les plus courageux et les plus nobles, car il est plus difficile d'être une main ouverte dans la solitude qu'un poing fermé dans la masse.

Mais les habitants de *Fermtageulland* semblaient sûrs de leur devoir envers leur patrie. Que s'y était-il donc passé ? Nous allions bientôt le découvrir.

Soudain, nous sursautâmes car un homme s'approchait rapidement, bondissant de roche en roche, se cachant derrière les buissons et, en quelques embarquées, il se planta devant nous.

« Vous aussi, vous résistez ? », nous demanda-t-il, les yeux écarquillés.

Il était grand et maigre. Maigre, en fait non, plutôt fibreux et son pourpoint ouvert sur un torse à peine poilu révélait son jeune âge.

Un autre grand gaillard nous rejoignit bientôt, un peu essoufflé. Il était tout aussi sale que le premier et ses manières étaient un peu plus rudes mais avaient la grâce de la simplicité. Il sortit une pipe de sa veste et la bourra d'un tabac noir odorant. Ses gestes, malgré ses grosses mains rouges, avaient la précision d'un orfèvre.

« Salut », nous dit-il, « vous aussi, vous résistez ? »

« Mais quelle manie ont donc les gens de ce pays à résister ! », dis-je à ces hommes de l'ombre. « Et puis, résister à quoi, finalement ? Moi, je n'ai jamais résisté à rien et encore moins à un bon morceau de chorizo et je ne m'en porte pas plus mal ! »

« Tais-toi donc, ignare ! », me coupa mon Maître. « Ne vois-tu donc pas que ces damoiseaux luttent contre la barbarie qui se déroule sous nos yeux ? »

« Mais enfin, Maître », dis-je étonné, « que voulez-vous que fassent ces deux puceaux face à ces bêtes humaines ? Vont-ils donc leur jeter du tabac brûlant pour les faire fuir ? Quelle utopie ! »

« C'est justement cela qui est beau dans leur quête, mon ami », me répondit-il, « un fol espoir, une utopie, oui, mais aussi une lueur dans la nuit pour tous ceux qui n'ont pu prendre le maquis et sont broyés sous les roues de ce moulin d'intolérance. Ce sont précisément ces jeunes gens ivres de justice qui leur donnent la force de garder un faible espoir de liberté dans cet amas de vies brisées. Mais laisse-les donc raconter leur histoire. »

Alors ils commencèrent le sombre récit d'un peuple comme les autres qui, las de se voir délaissé et bafoué aux yeux du monde, avait succombé aux charmes

d'un despote démagogue, car ils avaient atteint les limites de la tolérance humaine.

« Pourtant je comprends ces gens ou tout au moins je comprends la cause de leur aveuglement », dit le jeune résistant, « les tribunaux fonctionnaient mal, la maréchaussée était désavouée et ils se sont retrouvés devant un mur d'injustices infranchissable. Il était normal que les ailes des moulins de la déraison s'emballent comme une mule piquée par un taon. »

Les valeurs nobles et ancestrales de ce peuple avaient été bafouées par des gouvernants veules, démagogues et inconscients. Le désespoir des habitants et leur impuissance face à un État laxiste et corrompu ainsi qu'à une Justice tronquée les avait acculés à utiliser tous les moyens possibles pour sauver ce qu'ils considéraient à juste titre comme leur héritage moral.

Les gens étaient aux abois, car lorsque la maréchaussée arrêtait un brigand, celui-ci se retrouvait dans les rues dès le lendemain et recommençait ses méfaits sans plus attendre. Il était notoire qu'à *Fermtageulland*, il y avait plus de malandrins et autres vide-goussets sur les boulevards que dans les prisons.

Eh oui, mon cher Cucufato, tel un cheval las qui s'éloigne d'un maître inapte à le défendre contre les loups, le peuple de *Fermtageulland* avait utilisé le pire moyen pour conjurer la cynique apathie de ses dirigeants et s'était laissé mener par la bride par un tribun sans scrupule aux tendances assassines qui leur promettait le retour aux valeurs d'antan.

Faux prophète des sans-espoirs, pour se faciliter la tâche, il leur avait désigné des ennemis communs, des boucs émissaires qu'il fallait détruire. Et ces boucs étaient parfois leurs propres voisins, leurs cousins ou le père de leur bien-aimée. Qu'importe s'ils habitent la chaumière d'à-côté, ils seront d'autant plus faciles à trouver et à détruire.

Les vagues criminelles dans l'histoire de l'Humanité ont toujours été provoquées par le refus de l'autre ou par la rancœur envers les plus fortunés, fomentées par des despotes opportunistes et ce qui se passait à *Fermtageulland* n'échappait pas à la règle.

« Mais comment des gens peuvent-ils donc se laisser manipuler de la sorte ? », demandai-je.

« Vous savez », me répondit le grand gaillard, « lorsqu'il est orphelin d'idées, le peuple a besoin d'un petit père pour se rassurer. Demain matin nous irons en ville et je vous montrerai leurs usines à penser. »

C'est ainsi que, flanqués de nos deux jouvenceaux, nous nous sommes jetés volontairement dans la gueule de ce loup terrifiant dès le lendemain matin.

J'avais fort mal dormi, car j'eus beaucoup de cauchemars. Cette nuit-là, mon sommeil se brisait aussi facilement que le cristal.

« Tout semble pourtant normal », dit mon Maître, quelque peu surpris par tant de calme.

« En effet », répondit le plus jeune, « il est précisément là, le danger. La banalisation des faits le rend invisible, mais le mur du totalitarisme est construit avec des parpaings d'intolérance que l'on empile jour après jour. »

« Suivez-moi », enchaîna-t-il, « allons voir ces gens qui travaillent sur ce chantier. »

Là-bas, les hommes à l'allure martiale que nous avons vus défiler la veille dans les rues de *Fermtageulland*, étaient rassemblés par petits groupes et construisaient un grand mur pour se protéger d'un ennemi inventé de toute pièce. Le chef de chantier, un homme plutôt banal en somme, nous accueillit avec méfiance.

« Que faites-vous ici ? », nous demanda-t-il.

« Bonjour », répondit notre jeune guide. « Mes amis viennent de fort loin et s'intéressent à la grande œuvre que vous bâtissez ici. Pourriez-vous leur décrire les procédés que vous utilisez pour construire une si belle muraille ? »

Flatté comme seul peut l'être celui qui pense détenir la vérité absolue, il entreprit de nous dévoiler les dessous du totalitarisme.

« Voyez-vous », commença-t-il, « pour arriver à bâtir ce mur, on utilise des petites briques qu'il faut poser avec discernement et sans précipitation pour ne pas affoler les nations voisines. »

« Il faut d'abord une solide armature que l'on peut trouver facilement dans le désespoir du peuple. Il est toutefois important que le peuple ne se croie pas la cause de ce marasme, sinon il se décourage mais ne se révolte pas. Cela ne sert donc à rien. C'est ainsi que nous devons en rejeter la faute sur l'autre. Le choix de cet "autre" se portera sur une minorité qui n'a pas les mêmes coutumes que vous ou qui semble avoir une vie plus aisée que la vôtre, peu importe. Il doit être différent, tout simplement. »

« Mais voyez plutôt notre œuvre », enchaîna-t-il avec enthousiasme, « notre mur a déjà de solides bases et je vais vous présenter les équipes qui y travaillent. »

« Regardez par exemple : ceux-ci préparent le mortier de l'intolérance qui est fondamentalement composé d'indifférence à l'égard des autres. Ceux qui ne sont pas comme nous nous sont complètement indifférents. Nous faisons comme s'ils n'existaient pas, tout simplement. C'est accessible à tous et ça n'affole personne. »

« Ensuite, le deuxième groupe de travail y ajoute des briques de moquerie et une touche de dédain. On se paie leur tête avec des blagues peu coûteuses qui imprègnent bien les esprits simples. Cela permet à notre bon peuple de se sentir supérieur à peu de frais. »

« À ce moment, le mur est déjà assez haut pour bien séparer les uns des autres, mais est encore franchissable avec une certaine désinvolture. Il est donc essentiel à présent d'entamer les choses sérieuses. C'est ainsi que nous y rajoutons une bonne couche de pavés d'indignation. Elle est assez facile à poser d'ailleurs, car, étant déjà de l'autre côté du mur, on peut les accuser facilement de vouloir se séparer de nous et de créer des ghettos. »

« Mais la vraie beauté du totalitarisme commence réellement lorsque nous mettons ces “autres” en quarantaine. Qu’ils aient des religions différentes, des préférences sentimentales distinctes, des couleurs de peau plus claires ou plus obscures ou qu’ils jouissent d’un train de vie supérieur, toutes les intolérances sont bonnes pour mettre en valeur le mur du totalitarisme. »

« L’apothéose vient avec la révolte du peuple qui oblige le dictateur en herbe à intervenir avec son armée et à décréter l’état d’urgence, formidable fourre-tout au fond duquel on range une ineptie nommée jusque-là démocratie », conclut-il d’un air satisfait.

« En effet », me chuchota le grand gaillard à l’oreille, « à *Fermtageulland*, les Tribunaux militaires jugent des actes relevant du Droit Civil et personne ne s’émue. Mais vois-tu, Sancho, lorsque le Droit est géré par des militaires, le pilon remplace hélas toujours le marteau du juge. »

Soudain, des cris hystériques déchirèrent l’air. En nous retournant, nous vîmes des jeunes gens courir vers des troubadours qui s’étaient déplacés de fort loin, invités par le pouvoir en place. En effet, les despotes ont toujours eu leurs chantres venus de l’étranger qui n’y comprennent rien à rien et se laissent aveugler par une idolâtrie béate et un protagonisme gratuit.

Sournoisement, les gouvernants de *Fermtageulland* utilisaient des artistes pour se donner une crédibilité pseudo-intellectuelle et gagner la complicité des masses. Ceux-ci flattaient ces nouveaux maîtres, fiers de donner à leur misérable carrière un semblant de pouvoir politique.

Ils étaient d’ailleurs fort souvent pernicieusement récompensés lors de festivals, sans savoir que si le tapis sur lequel ils se pavanaient était rouge, c’était parce qu’il était maculé du sang des victimes du régime en place.

Crois-moi, mon cher Cucufato, même dans les démocraties, lorsqu’un prix artistique devient un prix politique, le spectacle est en deuil.

« Laissons-donc ces sots à leurs chansonnettes », nous dit mon Maître, « ils finiront par se noyer dans leur propre bave. Continuons plutôt notre visite de ce funeste pays. »

À quelques pas de là, nous entrâmes dans un sinistre hôpital qui ressemblait à une usine. Là, les docteurs ès pensées de *Fermtageulland* prescrivait des traitements amaigrissant l’esprit des quidams qui ne suivaient pas le bon régime.

Dans la première salle, on y lavait les cerveaux. Le procédé était déroutant de simplicité et d’autant plus facile que l’on y traitait les jeunes gens en quête d’identité. De ces jeunes têtes vierges, on ôtait l’innocence et on la remplaçait par des formules toutes faites qui sonnaient bien et qui évitaient de penser.

Il ne suffisait donc plus que de les rassembler en masse informe pour avoir une belle armée de fanatiques prêts à sacrifier leur identité pour une poignée de médailles et un coup de clairon au crépuscule.

Dans la deuxième, on y cousait les bouches avec du fil blanc. Procédé simple s'il en est, mais finalement assez efficace, utilisé sur des pamphlétaires trop critiques envers le pouvoir.

Dans la troisième, on amputait les gens de leurs croyances, de leurs convictions ou de leurs préférences sentimentales afin de les faire rentrer plus facilement dans le moule des pensées de *Fermtageulland*.

Dans la dernière enfin, on les éliminait tout simplement, car ils étaient nés du mauvais côté du mur de l'intolérance.

Oui, la machine était bien rodée et ne laissait rien au hasard. La patrie était constamment mise en exergue et tout sentiment pondéré envers elle était jugé coupable, sans autre forme de procès. Or lorsque l'amour pour un pays dépasse l'amour du prochain, le totalitarisme n'est jamais loin. Celui-ci viole impunément la démocratie et crache sur la liberté de penser, de croire ou tout simplement de vivre en harmonie avec les autres.

Mais vois-tu, la démocratie est une donzelle trop fragile et celui qui en abuse doit être considéré comme un criminel de droit commun.

Je ne sais pas ce que deviendra *Fermtageulland*, mais lorsque nous avons quitté ce pays, il y avait chaque jour davantage de pourpoints bruns et rouges dans les rues. Et tu le sais bien, mon cher Cucufato, le brun et le rouge ne sont pas des couleurs qui siéent bien à la démocratie.

Avant de partir, je me suis rappelé que j'avais emporté avec moi une brique de ma petite maison de La Mancha. Je l'avais prise pour me souvenir de ce beau pays qui est le mien, dont je suis fier et auquel je suis profondément attaché. En voyant tout ça, je me suis dit qu'il valait peut-être mieux la jeter, finalement.

Oh, c'était une bien petite brique en somme et elle ne me gênait point à vrai dire, mais en la lançant au loin, je me sentis plus léger. Le fracas qu'elle fit en brisant une vitre du Palais de *Fermtageulland* démontrait qu'elle pesait bien plus que je ne le pensais sur ma liberté.

Sur cette brique d'orgueil candide, j'avais inscrit fort innocemment avant mon départ : « *Mon village est le plus beau du monde. Ma vie et mon âme lui appartiennent.* »

Tu amigo, Sancho

## « Du Pays de l'Altruisme »



## « Du Pays de l'Altruisme »

Enfin, mon ami, voici le chemin tant espéré.

Je suis arrivé aujourd'hui au dernier pays de mon voyage. Quel bonheur de l'avoir gardé pour la fin.

Ce pays s'appelle *Ouvremitaporteland*.

À la frontière m'attendait Quarel, mi-femme, mi-fée. Toute petite, elle ressemblait à une libellule virevoltant au-dessus des Hommes pour leur apprendre l'amour et la compassion.

J'en avais bien besoin, moi qui, après des mois d'errance dans tous ces pays déformés, avais fini par acquérir le sentiment que les Hommes sont des êtres égoïstes et vains qui n'apprendront jamais de leurs erreurs passées.

Quarel, simplement vêtue d'une longue robe noire qui rehaussait sa fine taille de guêpe et la grandissait, me prit par la main et, doucement, m'emmena vers son pays où brûlait de l'encens parfumé et où de l'huile chaude aux arômes exotiques coulait dans de longues rivières aux méandres infinis.

Là-bas, les hommes et les femmes s'acceptaient comme ils étaient. Beaux ou laids, blancs ou noirs, fidèles d'un credo ou d'un autre. D'ailleurs, leurs visages gracieux et sereins n'avaient pas d'yeux, donc ils ne pouvaient pas juger selon les apparences. Ils regardaient avec leur âme, tout simplement.

Aveugles du monde extérieur, ils avaient appris à guider cette énergie enfouie que nos corps, martyrisés par les modes et les courses éperdues vers la beauté extérieure et que nos cœurs, étouffés par nos convictions ancestrales intransigeantes et casanières, avaient éteinte.

Elle m'allongea à même le sol et là, avec infiniment de grâce et de douceur, elle effleura mon corps du bout de ses doigts de fée. « Ferme les yeux », dit-elle, « laisse-moi te présenter Kundalini. » Soudain, un grand serpent enroulé que je n'avais pas vu se dénoua dans mon dos et moi, le petit Sancho, en le découvrant et en acceptant sa force, je suis tout-à-coup devenu grand.

Oui, le monde s'ouvrait enfin à moi et devenait clair. Mes yeux ne voyaient plus, c'était mon âme qui me transmettait des sensations nouvelles. Mes yeux ne voyaient plus, pourtant tout me paraissait lumineux et beau.

J'étais là, nu de corps et d'esprit, prêt à partager mon âme, mon bonheur, mes faibles richesses.

Non, l'Homme n'est pas un être égoïste qui n'apprend jamais, comme je le pensais. C'est simplement un adolescent qui se cherche et qui mérite d'être aimé.

L'Homme, finalement, n'est sur Terre que depuis peu, si l'on compare sa présence à la création du monde. La préhistoire était son enfance, les temps actuels sont son adolescence. Et l'adolescence est toujours turbulente et arrogante. Ainsi, il faut lui pardonner car un jour il arrivera à l'âge adulte.

Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Combien de déceptions et d'amertumes vécues ces derniers mois avaient-elles pu m'aveugler à ce point !

Quarel, cet être magique, s'était simplement présentée devant moi et, en partageant avec elle mes émotions et mes souffrances, une nouvelle force m'avait envahi. Cette force, cette énergie me poussait vers les Autres et, en ouvrant les yeux, je vis leurs moulins devant moi.

Étrangement, ils semblaient tourner avec une sérénité que je n'avais jamais perçue auparavant, car en ce temps-là, je les voyais tellement différents des miens, de ceux de mon enfance, de ceux qui me rassurent.

Non, il ne faut pas combattre les moulins des autres sans discernement, car, comme disait le Sage au début de notre périple, ils ont des raisons de croire en eux que nous ignorons ou ne voulons pas voir. Il faut essayer de les comprendre, de savoir pourquoi ces moulins existent et, d'une main douce mais ferme, essayer de freiner leur course en caressant leurs ailes avec amour, car tel est notre devoir.

On ne peut pas arrêter les ailes des moulins par la force sans se blesser, parfois profondément, parfois irrémédiablement. Alors regarde-les avec compassion, suis leur mouvement et accompagne-les. C'est seulement ainsi que tu pourras enfin calmer leur furie et arrêter leurs meules qui broient l'Humanité.

Les moulins du monde tournent, oui, ils tournent même trop vite, écrasant les hommes, martyrisant les femmes et arrachant les enfants à leur mère. Les détruire ne sert à rien, les combattre avec une lance est utopique.

Les moulins d'Orient comme ceux d'Occident puisent pourtant leur force dans le même vent qui est le zéphyr de l'espoir. Alors, qu'ils soient tournés vers Jérusalem ou vers La Mecque, leur énergie peut apporter de l'amour à tous les Hommes ; il suffit qu'ils acceptent de partager ce blé symbolique avec l'autre.

Accepter aussi qu'ils ne tournent pas à la même vitesse, accepter qu'ils produisent de la farine différente, mais tout aussi nourrissante pour le corps comme pour l'esprit de ceux à qui elle est destinée, est le salut de l'Humanité et donc de l'Homme.

Quarel, ce petit bout de femme pleine de compassion et de tendresse, m'ayant touché de ses doigts magiques a enfin donné un sens à ma vie, un vrai.

Pourquoi courir le monde pour combattre les illusions des autres si, finalement, les miennes ne sont pas plus justes. Offre-moi tes coutumes, disait le Sage, je t'offrirai les miennes. Impose-les-moi, je les combattrai.

Malgré mon âge, moi, Sancho, je suis aussi un adolescent qui cherche sa place et sa part de bonheur, à qui il faut pardonner.

Au loin, je voyais mon Maître regarder Quarel, bouleversé lui aussi par son altruisme et sa capacité d'aimer. Ce grand escogriffe, sec et triste comme un arbre mort sur un chemin où nul ne passe, a enlevé le bassinet qui lui servait de casque et, le posant sur ses genoux, y laissa tomber une larme.

Non, ce n'était pas une larme de tristesse amère pour toutes ces années perdues à combattre des chimères, c'était une larme chaude et charnue qui nettoyait son âme et l'illuminait de plénitude et de sérénité.

Ainsi, Maître, range ta lance, ne combats plus les moulins des autres. Ils ne sont pas plus monstrueux ni plus inquiétants, ni meilleurs, ni pires que ceux de notre village.

Ils sont différents et, comme les nôtres, ils nous permettent d'apprendre, si on peut les freiner doucement afin de laisser à chacun une petite part du souffle divin qui nous revient à tous.

Viens, rentrons à la maison maintenant.

Dépêchons-nous d'apprendre à aimer.

Tu amigo, Sancho.